

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page n°e titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
										✓	

JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 24 JUILLET, 1879.

No. 47

L'HONNÊTE HOMME.

—Oui, mon cher Emile, Sara et Nelly éprouvent de pareils besoins de solitude. Voilà pourquoi nous voyageons sans cesse, et nous préférons errer dans les glaciers de la Suisse ou parmi les déserts volcaniques de certaines parties de l'Italie plutôt que de nous initier aux mystères artistiques de Paris, de Naples ou de Rome. Je vous en fais l'aveu tout bas : un chêne agité par le vent produit une plus vive impression sur mon âme qu'une madone du céleste Raphaël. Aussi voyageons-nous pour les lieux et non pour les hommes. Si vous n'aviez point été notre ami d'enfance et un objet de tendresse pour le père dont nous révérions la mémoire, rien ne vous eût fait admettre dans notre intimité et dans les confidences que vous avez reçues. Bien peu de personnes, même en Angleterre, connaissent nos aventures, et nous les avons cachées soigneusement à la curiosité et à l'indifférence. Ce serait une véritable profanation que de livrer au premier venu tant de souffrances de nous trois et tant de vertus de Sara. Car, dites-le-moi, est-il donné à beaucoup de personnes de comprendre tout ce qu'il a fallu de force à une jeune fille de quinze ans, qui vient de voir périr son père sous ses yeux, pour lutter contre le plus affreux destin, et ne pas mourir de terreur devant de si terribles infortunes ? Si vous saviez le courage que Sara déployait, si vous aviez vu la majestueuse sérénité de son visage au milieu des crises les plus douloureuses, vous éprouveriez comme moi la respectueuse émotion qui m'agite chaque fois que je m'approche d'elle !”

En disant cela, des larmes emplissaient les yeux du jeune Anglais, toujours d'une apparence si froide et si réservée.

“ Une mère n'est pas plus tendre, plus dévouée, plus sublime dans sa sollicitude que ne l'était, que ne l'est encore Sara, reprit-il. Forte devant le malheur comme vous l'avez vu, elle tremblait, elle s'alarmait à la moindre inquiétude qui semblait nous menacer. Une fois, entre autres, dans une de nos excursions, j'étais

monté sur un acacia pour y recueillir un énorme morceau de gomme que je voyais briller parmi ses rameaux ; une des épines de l'arbre déchira profondément ma poitrine, et le sang se mit à couler de ma blessure avec tant d'abondance que je sentis mes forces s'affaiblir. À peine trouvai-je la force de me laisser glisser jusqu'à terre, et de me bander le bras avec un mouchoir de soie animale.

Il me restait une demi-heure de chemin à faire pour regagner notre demeure, et je me mis en chemin ; mais bientôt mes jambes se plièrent sous moi, un vertige troubla ma tête, et il me devint impossible, non-seulement de continuer à marcher, mais même de reconnaître le chemin que j'aurais à suivre lorsqu'un peu de repos m'aurait rendu mes forces. Car depuis longtemps l'habitude d'errer dans la forêt me rendait inutile la précaution de marquer, de distance en distance, à l'aide d'un caillou tranchant, l'écorce des arbres qui s'élevaient sur ma route et qui devaient me servir de jalons au retour. Affaibli par la perte de mon sang et voyant à peine clair, comment m'orienter ? comment trouver assez d'intelligence et de sang-froid pour saisir les mille petits indices qui me dirigeaient les autres fois, quand j'avais toutes les forces de mon intelligence ?... Il ne me reste donc qu'à m'asseoir au pied d'un arbre pour y attendre l'accomplissement des décrets de la Providence à mon égard.

“ Cependant quand le soir parut, mes sœurs, habituées à me voir de retour avec exactitude avant l'heure de notre dîner, s'alarmèrent et comprirent qu'il fallait qu'un accident grave me retint dans la forêt. Sara prit aussitôt une des prompts décisions qui la caractérisaient :

“ Reste à la cabane, dit-elle à Nelly, afin que John, s'il revenait blessé, trouve des secours et quelqu'un pour les lui donner. Moi je vais partir avec Oberon ; je tâcherai de découvrir notre frère qui m'a dit, ce matin, devoir se diriger vers la partie orientale de la forêt.

“ En disant cela elle appela le kangourou qui sommeillait sur le gazon, lui attacha au cou une lanterne contenant deux ou trois fulgors, et prit elle-même dans un mouchoir cinquante ou soixante de ces insectes, aux pattes desquels elle eut soin d'at-

tacher un fil de soie. Puis, ces préparatifs terminés, elle se mit en route, précédée d'Oberon qui semblait comprendre ce que l'on attendait de lui et qui s'en allait flairant de droite et de gauche, dressant les oreilles au plus léger bruit et s'arrêtant pour mieux entendre.

“ À mesure que le chemin parcouru par Sarah présentait quelque complication, elle attachait à une branche d'arbre l'un des fulgors, à la patte duquel elle avait noué, comme je vous l'ai dit, un fil de soie. L'insecte, ainsi fixé, devenait un jalon lumineux pour la guider à son retour. Après une demi-heure de marche, tout à coup Oberon s'arrêta, s'assit sur sa grosse queue et dressa les oreilles ; puis, sans hésiter, il se mit à bondir, et Sara ne vit bientôt plus que la clarté de la lanterne qui sautait, comme un feu follet, à travers les arbres et pardessus les buissons.

“ Elle s'orienta sans hésiter sur ce phare de singulière espèce, et, après bien des efforts, elle arriva jusqu'au lieu où je gisais. Quand elle m'aperçut, elle se jeta dans mes bras en pleurant ; mais ce tribut à l'émotion et à l'attendrissement dura peu et fit bientôt place à des calculs pleins de justesse et de raison sur les moyens de me ramener au logis. D'abord elle mâcha des feuilles de plantes qu'elle savait être d'une nature douce et sans acreté ; puis elle les mêla à un peu de graisse épurée dont elle avait eu soin de se munir, et pansa ma blessure de manière à arrêter tout-à-fait le sang et à intercepter le contact de l'air. Ensuite elle me fit boire un peu de lait de coco et voulut me charger sur ses épaules ; mais au premier effort elle plia sous le faix et je m'opposai, comme vous le pensez, à toute nouvelle tentative de ce genre. Appuyé sur le bras de Sara et à l'aide d'un gros bâton, je parvins à me traîner lentement, avec des peines inouïes, jusqu'à notre habitation. Il fallut bien des fois m'arrêter en route ! bien des fois nous fîmes à la veille de renoncer avec désespoir à cette entreprise difficile ! Mais enfin nous en vîmes à bout, grâce surtout aux fulgors qui nous indiquaient notre route et qui nous évitaient les détours, et par conséquent toute perte de temps et de force. Oberon, qui était venu me faire mille caresses dès qu'il avait entendu ma voix, n'avait

cessé de marcher gravement près de nous, et se jetait au milieu de chaque forcé qui se présentait comme pour briser les rameaux qui pourraient nous arrêter ou nous blesser ; enfin sitôt qu'il aperçut la cabane, il s'élança vers Nelly et lui annonça par son retour notre arrivée et la fin de ses inquiétudes.

« La fatigue de la route avait beaucoup enflammé ma blessure et une fièvre violente se déclara. Il me fallut rester quinze jours au logis, durant lesquels les soins empressés de mes sœurs parvinrent à me guérir ou du moins à rendre ma convalescence assez avancée pour me permettre de nouvelles excursions.

« Vous voyez, Emile, quand on compte de pareilles réalités dans son existence, peut-on éprouver beaucoup d'intérêt pour des fictions ? Il faut laisser les émotions de l'art à ceux qui n'ont jamais éprouvé les émotions de la nature, à ceux qui vivent de la vie mesquine et rabougrie de la civilisation. Mais à celui dont l'enfance s'est passée au sein d'un désert sauvage, il n'est de spectacle possible que la nature et Dieu.»

John quitta brusquement mon bras et sortit du foyer de l'Op'ra, sans ajouter une parole de plus.

Le lendemain, Sara reprit son récit en ces termes :

« John m'a dit qu'il vous avait conté les inquiétudes que nous avaient causé ses dangers et sa blessure, et comment nos soins et de simples feuilles mâchées et mêlées à des graisses épurées avaient guéri la plaie de sa poitrine. A peine étais-je rassurée sur la santé de mon frère que la santé de Nelly me causa des craintes plus grandes encore ; elle devint pâle et tomba dans une mélancolie profonde ; rien ne parvint à l'intéresser, et quand je l'interrogeais sur la cause de sa tristesse, elle me répondait qu'elle n'en avait point et versait des larmes. Bientôt une fièvre violente se déclara, le sang se porta vers la poitrine où il s'étouffait, une toux sèche survint et même le délire. Je crus reconnaître les symptômes d'une fluxion de poitrine (pneumonie), mais ne pouvais-je pas me tromper et les moyens curatifs que j'avais vu mettre en œuvre dans une maladie de ce genre, dont avait été atteinte jadis une de nos femmes, ne pouvaient-ils pas devenir mortels appliqués à ma sœur ? D'ailleurs c'étaient des sangsues ou des saignées, et comment administrer ces remèdes sans sangsues, sans lancette, et surtout sans aucune donnée de cette opération. Cependant l'état de ma pauvre Nelly empirait de plus en plus ; elle étouffait et il ne nous restait plus d'espérance. Nous étions au désespoir, John et moi !

« Tout à coup mon frère sortit et revint bientôt avec une petite pierre très menue et tranchante comme une lancette.

« — Écoute, Sara, me dit-il, il faut sauver notre sœur ; j'ai vu saigner plusieurs fois dans les hôpitaux où me conduisait mon père ; je connais la veine qu'il faut piquer, tentons cette opération : Dieu ne nous abandonnera point en cette circonstance.»

« Nous nous agenouillâmes tous les deux, et après une courte et fervente prière nous nous levâmes pleins de confiance et de résolution.

« John prit hardiment le bras de Nelly et fit avec une bande de spathe une ligature à l'avant-bras pour le comprimer ; enfin la veine céphalique qu'il fallait ouvrir parut. John se pencha vers le bras ; je me détournai et bientôt je l'entendis jeter un cri ; j'accourus, il était pâle comme un spectre, et le visage couvert du sang qui jaillissait du bras de Nelly !

« La saignée était opérée, mais ses suites ne seraient-elles point funestes ? c'était là un doute bien cruel et bien terrible ! Quand le coquillage que je tenais se trouva rempli de sang, John dénoua la ligature et posa son doigt sur la veine piquée ; le sang s'arrêta aussitôt. Jugez de notre joie ! jugez de notre bonheur ! Une compresse de feuilles et des bandes de soie nous procurèrent un appareil commode et sûr pour poser sur le bras opéré.

« Dès ce moment la santé de la malade s'améliora sensiblement ; elle respira plus à l'aise, la toux cessa, l'oppression disparut, et une sueur abondante, que nous favorisâmes en couvrant de fourrures le lit de ma sœur, amenèrent la convalescence.

« Des bains tièdes achevèrent sa guérison. John établit une baignoire pour Nelly en creusant dans la terre, près de la cabane, un petit fossé dans lequel il plaça deux de ces gros coquillages, de deux ou trois pieds de dimension, dont on fait des bénitiers dans certaines églises catholiques d'Europe. Un lit de mousse combla les inégalités que formaient au fond de cette baignoire les bords des coquillages cimentés entre eux par du sable mélangé avec de la terre glaise. Il ne restait plus qu'à faire chauffer l'eau ; nous y parvînmes en y jetant de grosses pierres plates rougies au feu. Au sortir du bain, j'enveloppai Nelly dans un peignoir de soie animale recouvert de pelletteries et je la ramenai dans sa petite couche, dont John avait au préalable baigné les draps de soie animale et les matelas de plumes et de feuilles préparées avec des pierres également chaudes et qu'il se saisissait à l'aide de pinces de bois.

Après deux mois entiers de craintes et d'agitation, nous nous retrouvâmes

donc paisibles et heureux, quoique sans espérance de revoir jamais l'Europe et notre patrie. Il faut le dire, cette pensée, ce regret nous venaient rarement. Il nous semblait tellement impossible de nous voir découverts sur cette côte déserte que nous nous étions fait une habitude de la vie sauvage et que nous nous attendions à la mener tant que Dieu nous laisserait sur la terre.

« Quoi qu'il en soit, la Providence avait décrété que nous quitterions les déserts des côtes du cap Cuvier et que nous reviendrions habiter l'Europe ; car, un dimanche matin, John revint nous annoncer que l'on apercevait à l'extrémité de l'horizon les voiles d'un bâtiment. Nous éprouvâmes plus de surprise que de joie à cette nouvelle ; néanmoins, nous vîmes sur le rivage et nous attendîmes l'issue d'un événement si nouveau pour nous et si peu attendu.

« Nous ne tardâmes point à reconnaître que le vaisseau se dirigeait vers la côte, et, une heure après, il jeta l'ancre à un quart de lieue de l'île. Bientôt un canot mit à la mer et se dirigea vers nous, qui faisons des signaux en agitant des pelletteries au bout d'une perche.

« Le canot aborda non loin de nous, et l'officier de marine qui se trouvait à bord tira son épée comme pour se défendre contre nos attaques. Il essaya de nous parler de loin par gestes ; vous pouvez vous figurer sa surprise quand il entendit John lui répondre en bon Anglais. Aussitôt, l'enseigne, qui croyait avoir affaire à quelques-uns des sauvages perfides qui peuplent certaines parties de ces contrées, jeta son sabre et vint à nous les bras ouverts.

« Il nous apprit alors que c'était pour nous découvrir et nous ramener en Europe que naviguait le vaisseau de l'équipage duquel il faisait partie. Une chaloupe, contenant quelques matelots du navire de mon père, était arrivée à Port-Jackson après une longue série d'infortunes et de chances, là ils avaient appris le naufrage dont ils avaient été victimes, ajoutant que, sans doute, quelques personnes étaient parvenues à gagner la côte. Le major Lachlan Macquarie, gouverneur de la colonie, proche parent de ma mère, résolut aussitôt d'envoyer à la recherche des victimes du naufrage, et surtout des membres de sa famille, un bâtiment qui parcourut vainement tout le littoral pendant dix-huit mois, et qui allait s'en retourner, désespérant de pouvoir remplir le but de sa mission quand le manque d'eau les fit arrêter devant la partie du littoral que nous habitons.

« Nous quittâmes le soir même notre cabane et les lieux que nous

avons habités si longtemps, non sans répandre des larmes, non sans emporter, comme de précieuses reliques, les ustensiles que nous avons fabriqués, nos vêtements de tissu naturel et la tenture de notre habitation ; non sans emmener Oberon qui se sentait tout étonné et plein de frayeur à la vue des matelots. Ce fut bien pis quand le roulis du bâtiment commença ; le pauvre animal vint se réfugier à mes pieds, et il fallut plusieurs semaines pour qu'il consentit à s'éloigner de moi et à parcourir le pont.

"Que vous dirai-je ! Quelques semaines après notre départ du cap Cuvier, nous arrivâmes à Port-Jackson, où notre présence produisit une sensation profonde, car nous n'avions point, faute de vêtements convenables, pu quitter nos tuniques d'écorce et de soie animale. John seul avait emprunté les habits d'un mousse

"Notre parent, le major Lachlan Macquarie, nous accorda une tendre hospitalité et s'occupa de nous préparer les moyens de retourner en Europe où, sur le bruit de notre mort, d'avidés collatéraux s'occupaient déjà de s'approprier la fortune de notre père.

"Pendant que le major prenait de tels soins, nous nous occupions, nous, à remplir les intentions de notre père à l'égard de Diana, et le lendemain même de notre arrivée cette bonne et malheureuse fille se trouvait réunie à nous.

"Déjà depuis longtemps elle ne partageait plus le sort des convicts et pouvait retourner en Europe ; mais elle n'avait jamais voulu consentir à quitter l'Australie sans connaître les résultats de l'expédition envoyée à notre recherche

"Nous proposâmes à Diana une pension assez considérable pour pouvoir réparer, autant que possible, les malheurs injustes que l'erreur de ma mère lui avait causés. Diana refusa toutes nos offres.

"— Si j'ai bien souffert de l'horrible condamnation qui m'accablait, me répondit-elle, la réhabilitation éclatante obtenue pour moi par votre digne père, le voyage qu'il avait entrepris pour venir m'arracher à ces tristes lieux et me ramener en Europe, voyage, hélas ! qui lui coûta la vie, notre amitié surtout, ne sont-ils pas d'amples compensations pour mes douleurs oubliées ? Si vous voulez me rendre heureuse, permettez-moi de m'attacher à votre personne, miss Sara, et de ne plus vous quitter d'ormais. J'ai été élevée au service de votre famille, laissez-moi mourir à votre service."

"Je relevai Diana, je l'embrassai tendrement, et depuis cette époque, Emile, elle ne m'a point quittée, d'un

instant ; elle est revenue en Europe avec nous, elle a été de tous nos voyages, la mort seule nous en séparera.

Que dis-tu, Georges, de toutes ces merveilleuses aventures ? et comprends-tu les sentiments d'admiration et de respect que j'éprouve pour cette jeune femme si forte et si courageuse !

Adieu ! il faut que je m'interrompe encore ; mais demain je te dirai bien des choses qui ne t'étonneront peut-être point trop, et pour lesquelles j'aurais bien besoin de tes conseils. Hélas ! pourquoi donc sommes-nous séparés par tant de lieues et par des distances si grandes et si difficiles à franchir.

Adieu, Georges,

EMILE.

XV.

ÉMILE A GEORGES.

Tu es arrivé à Dunkerque, Georges ! dans quelques jours, dis-tu, tu seras près de moi, je pourrai t'embrasser, je pourrai te revoir, toi, le meilleur ami de mon enfance, toi que ma pensée n'a jamais cessé de suivre, malgré ton silence, au milieu de la vie aventureuse où tu venais d'entrer ! Quel bonheur ! Georges !... oui, un grand bonheur, mon ami, car à la joie de te revoir se mêle dans mon cœur une pensée personnelle, un sentiment d'égoïsme.

Écoute-moi bien, Georges. En lisant les lettres que je t'ai écrites, si longues, si pleines de miss Sara, tu as compris, n'est-il point vrai, que je n'avais pu revoir sans émotion l'âme de ma jeunesse ; celle que son père m'avait fiancée avant de partir pour la Nouvelle-Hollande. Quand j'aurais pu oublier ces frais et tendres souvenirs, il m'aurait été impossible de regarder avec indifférence celle qui, parmi les épreuves les plus rudes auxquelles Dieu peut exposer une femme, se montra forte et sublime. De son côté Sara s'est souvenue des projets de son père, et il lui a été facile de lire dans mon cœur.

"Emile, m'a-t-elle dit hier, avec la noble franchise qui règne dans ses moindres actions, et après un long entretien où ma tendresse pour elle se trahissait malgré moi, Emile, pourquoi ne réaliserions-nous point les projets que mon père avait formés pour nous deux ?"

Alors, les yeux pleins de larmes de bonheur, je lui ai appris que j'avais donné ma parole à monsieur Berghem, et que, n'espérant pas revoir Sara, je devais épouser la fille de cet ami dans quelques mois. "Mais, ajoutai-je, monsieur Berghem me chérit trop tendrement pour ne point me dégager

de ma parole, quand il saura que mon bonheur dépend de lui." Je te charge donc, mon cher Georges, de remettre à monsieur Berghem la lettre que je joins ici dans la tienne. Si tu voyais en lui la moindre hésitation à me rendre libre, je sacrifierais mes plus chers désirs à un engagement que j'ai pris sur l'honneur... Mais je connais trop monsieur Berghem pour qu'il ne renonce pas à ses projets en songeant qu'il y va de mon bonheur. Du reste, avant de lui donner ma lettre, pressens-le sur ce que je vais lui demander : je m'en rapporte à ta tendresse pour agir en cette circonstance de la manière la plus convenable.

Adieu, Georges ; je pars après demain pour Cambrai avec miss Sara, sa sœur Nelly et John : nous y attendrons, avec la plus vive impatience, ta réponse et celle de monsieur Berghem.

EMILE.

Ils partirent tous en effet le lendemain comme Emile l'avait écrit à Georges. Le bonheur se peignait sur le visage des deux fiancés, car ils n'hésitaient point à se donner ce titre, convaincus de l'assentiment que monsieur Berghem accorderait à leur amour, monsieur Berghem trop loyal, trop généreux et trop dévoué à Emile pour ne point le dégager de sa parole.

A continuer.

—:o:—

LE DOCTEUR TRIFONE.

A mon ami Aug. Durieu.

Vous ne l'avez pas oublié, n'est-ce pas, cet illustre docteur Trifone, ce prince de l'orviétan, ce prodigieux inventeur du *bol de Palestine*, qui tenait son cabinet de consultations à la Piazza Reale à Naples.

Que de fois me suis-je arrêté devant ces tréteaux pondreux sur lesquels frottaient cette étrange marionnette humaine qui n'était au premier coup d'œil que perruque, que jabot et que drap sang-arçon rechampi d'or !

Quelle verve, et surtout quel admirable talent de mime ! un sauvage de Labrador l'eût compris à la troisième passe, ce magnifique charlatan, et comme ces naïfs marchands d'eau de la Chana qui le regardaient bouche bée, il eût tiré non pas des grains de sa poche, mais une once de poudre d'or de son sac de peau d'élan, pour acheter cet élixir couleur de topaze qui frissonnait dans les rouleaux du médecin des visages pâles.

Avouez que Trifone résumait en lui trois ou quatre personifications, et une égale variété de nationalités.

Rêveur, brutal et humoriste dans son intérieur, il redevenait, en posant le pied sur ses tréteaux, le plus joyeux scaramouche, le fantoccini le plus disloqué de toute l'Italie. On sentait que le *dottore* s'était inspiré de ces maîtres du xv^e siècle, et qu'il avait hérité de toutes les traditions de ces grands empiriques, de

ces pittoresques rouleurs de mondes, que Brayer, Jean Steen, et Van Ostade crayonnaient à la sanguine dans les kermesses du Brabant.

Quel homme que ce Trifone! il parlait latin et grec comme un bénédictin, il écrivait l'anglais et l'allemand avec une pureté incroyable, et il mimait le Napolitain comme un improvisateur du Pausilippe.

D'où venait-il? où irait-il en quittant Naples? Sa baraque de toile à paillasses avait poussé et s'était ouverte un beau matin, comme ces grosses fleurs d'eau qui pointent sur les lacs argentés de l'Écosse.

Ce que l'on savait, c'est qu'il avait montré au gouverneur de Naples un diplôme de docteur parfaitement authentique, et qu'il était libre d'exercer en dépit de toutes les Facultés.

Et maintenant que je me suis laissé entraîner à vous parler de choses que vous connaissez aussi bien que moi, je vais vous conter une histoire que j'ai apprise après votre départ de Naples, et dans laquelle notre personnage a joué un rôle important.

C'était vers la fin du mois de mai dernier; une foule bruyante et avide se pressait devant la baraque de Trifone, attendant avec une impatience singulièrement démonstrative, que le docteur parût sur le théâtre de ses exploits.

En face de l'établissement du charlatan, stationnait une élégante calèche découverte, occupée par trois personnes, une jeune lady, une petite miss d'une dizaine d'années, et enfin un gentleman d'une physionomie douce et réservée et d'une distinction remarquable.

La jeune femme se nommait lady Jane Stanley, le gentleman avait nom sir William Webster.

Lady Stanley n'était pas tout à fait une inconnue pour moi, je l'avais vue déjà en Angleterre, dans une circonstance bien ordinaire, bien prosaïque, mais qui devait me frapper plus tard par un rapprochement douloureux. C'était au *Match de Cricket* de Windsor elle était assise au fond d'une berline de poste, et sir Lionel Stanley, son mari, le vainqueur de la journée, en costume de flanelle blanche, se tenait en équilibre sur le marchepied de la voiture, caressant en souriant le chevelure blonde et oyeuse de sa chère petite fille.

J'ignorais complètement ce qu'était devenue lady Stanley depuis son veuvage; Trifone devait me l'apprendre: c'est donc sur son récit que j'écris pour vous cette histoire, qui pourra bien passer pour un roman.

Après s'être fait attendre un bon quart d'heure, le *dottore* souleva le rideau qui le séparait du public, et les vibrations de la grosse caisse et des cymbales annoncèrent son entrée en scène.

Trifone répondit aux applaudissements de la foule par un salut froid et distrait: s'étant recueilli un instant:

« Messieurs, dit-il d'une voix grave et posée, nous allons nous occuper, dans cette séance, des maladies organiques du cœur. »

Lady Jane pâlit subitement, et s'il qu'elle voulait dissimuler son émotion, on se trouvait fatiguée, elle appuya son mouchoir sur ses lèvres, et s'accoua sur le bord de la voiture pour écouter avec une attention singulière ce cours en plein vent de médecine pratique.

Trifone reprit ainsi:

« L'organe le plus noble de l'homme c'est le cœur:

« C'est là qu'il sent en lui la faculté d'aimer, le plus beau des attributs de Dieu.

« C'est là qu'il éprouve la faculté de souffrir, la plus sainte des épreuves de l'âme et de la matière.

« Le cœur est le siège de l'amour et de la douleur.

« Logiquement, les maladies sont infinies comme ses sensations, obscures, comme la vie dont il est l'organe essentiel, terribles comme l'inconnu; elles se rient des médecins parce qu'ils ne disposent que d'armes matérielles, et que dans le cœur ils rencontrent à la fois et l'âme et la matière.

« Vous riez du charlatan qui bat la caisse; n'êtes-vous donc pas aussi charlatans que lui? Sont-ce vos livres morts qui vous ont appris les mystères du vivant? Non, le cœur est resté lettre close pour vous, parce que vous n'avez que le diagnostic de la chair.

« Ainsi quand on vous amène un homme dont le cœur est frappé, vous vous dites: il est perdu, tâchons de lui rendre la mort plus lente et moins douloureuse. C'est parce que vous raisonnez de la matière seule que vous échouez.

(A continuer.)

—:o:—
 Ayant eu à subir un retard de notre fabricant dans l'envoi de son papier, c'est la raison pour laquelle le journal n'a pas paru la semaine dernière.

LE FOU ET LES CARTES.

On prétend que la découverte des cartes à jouer remonte au règne de Charles le Simple. Walter Scott cite une réponse d'un certain docteur Gregory, d'Édimbourg, qui s'accorde avec cette opinion. Un homme ayant été traduit en justice, Gregory fut appelé à donner son avis sur son état mental. Il se prononça pour la folie. « Comment! lui dirent les juges; mais il est prouvé que cet homme est d'une force supérieure sur les cartes; il joue surtout très-habilement le whist, qui certes est un jeu difficile. — Je ne connais pas les cartes, répliqua le docteur, mais j'ai lu quelque part qu'elles avaient été inventées pour amuser un roi simple d'esprit. » Cette réponse fit acquitter l'accusé.

LES CLOCHES.

L'usage des cloches remonte à la plus haute antiquité. Chez les Grecs, les prêtres de Proserpine se servaient de clochettes les jours de fête; chez les Romains, c'était au son de la clochette que se faisait l'ouverture des bains; mais c'est avec le christianisme que les cloches ont pris une grande importance. Cependant, jusqu'au Ve siècle, on se servait, pour convoquer les fidèles aux offices divins, de *planches sacrées* faites de métal ou de bois, sur

lesquelles on frappait des coups redoublés avec un lourd marteau; ce fut seulement à cette époque que saint Paulin, évêque de Nola et de Campanie, fit fondre de grandes cloches à l'imitation de la clochette des Romains: on les appela *campanes* et *nolettes*; le mot cloche, qui paraît être d'origine germanique, ne vint que plus tard.

Les cloches se répandirent promptement en Italie et dans la France, mais les peuples du Nord ne les connurent point, car, en 610, on voit l'armée de Clotaire, qui assiégeait Sens, s'enfuir effrayée en entendant les cloches de la ville sonner à toute volée.

Pendant le moyen âge, on fondit des cloches en métal précieux, et même des clochettes en or qu'on portait sur ses vêtements comme un ornement; on les employa aussi à des usages d'un tout autre caractère, et dans la nuit qui précédait la fête de la Toussaint et de Noël, un homme parcourait lentement les rues, agitant de temps en temps une clochette, et criant d'une voix lugubre: « Réveillez-vous, gens qui dormez, priez Dieu pour les trépassés; pensez à mort, pensez à mort! »

Ce fut aussi pendant cette époque que les villos firent construire des beffrois dans lesquels on plaça des cloches destinées à convoquer les bourgeois, ou à appeler à une assemblée municipale tous les habitants d'un même ban, ce qui leur fit donner le nom de *cloches banales*. Louis XI ayant introduit en France l'*Angelus*, et ayant ordonné que cette prière serait dite trois fois par jour, les cloches furent chargées de prévenir les fidèles le matin, à midi et le soir. Les cloches servirent encore à annoncer les événements tristes ou heureux, quelquefois aussi elles donnèrent le signal de la révolte ou de l'assassinat, et ce fut, non pas la cloche de Saint-Germain l'Auxerrois, comme on l'a souvent répété, mais bien celle du Palais, qui sonna à Paris le massacre de la Saint-Barthélemy. Quant aux clochettes, ou plus justement aux sonnettes, mis en mouvement dans nos appartements, elles sont d'une invention toute moderne; les nombreux domestiques qui emplissent les maisons jusqu'au XVIIe siècle, rendaient inutile cette innovation.

Parmi les cloches qui existent encore ou qui ont existé, on cite, comme les plus célèbres: la fameuse *Georges d'Amboise*, une des gloires de la cathédrale de Rouen; la grosse cloche de Saint-Etienne, à Vienne, fondue, en 1711, avec les canons pris sur les Turcs; celle de Notre-Dame de Paris; et surtout celle du couvent de la Sainte-Trinité, près Moscou, fondue en 1744, et suspendue par un mécanisme tellement ingénieux, que l'impératrice Elisabeth put, dit-on, la mettre seule en mouvement, malgré son poids énorme de 132,000 livres.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jundis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an \$0.50

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au sousigné.

P. NAP. BUREAU,

170½ rue Sparks, Ottawa.